

Laurent Demoulin

Lecture écriture entrelacées

J'avais six ans depuis quelques mois et j'étais debout dans le bus n°4, boulevard de la Sauvenière, à Liège, quand, soudain, je me suis rendu compte que, sans faire d'effort particulier, je parvenais à lire les mots des publicités, sur la paroi du véhicule, en face de moi : « Du vrai sirop de Liège. Un délice. » Ensuite, mes yeux ont traversé la fenêtre et ont rencontré le nom d'un hôtel : ce n'était pas difficile : « Ramada ». Tout à coup, la ville était pleine de mots, un peu partout, entre les briques et les pierres de taille – je m'en avisais avec surprise – et ces mots entraient tous dans mon cerveau, presque malgré moi. Il n'était plus nécessaire de les décortiquer ; je ne passais plus par des lettres ânonnées : ils venaient par eux-mêmes, en un seul bloc. Je ne pouvais plus ni les décomposer ni les empêcher de me parler directement au creux de l'oreille et de l'esprit. C'était merveilleux, jouissif et angoissant. Et je me rendis compte de l'importance de l'instant présent : ma vie ne serait plus jamais la même.

*

Je devais avoir cinq ou six ans (sept ans au maximum d'après le décor qui subsiste dans ma mémoire et qui correspond à un appartement dans lequel nous n'avons vécu que durant quelques années) et je prenais un bain en compagnie de mon petit frère, quand mon père a surgi dans la salle de bain en brandissant, avec enthousiasme, un livre, un livre de poche à la couverture noire, sur laquelle ne se devinait qu'un visage austère et vaguement triste, dessiné à coups secs en noir et blanc. Mon père, quant à lui, était exalté et ne pouvait remettre à plus tard le plaisir de partager avec ses fils sa lecture du soir. Sans se soucier de nos jeux ou de l'état de notre propreté, il se mit à lire, debout devant nous :

– *Qui aimes-tu le mieux, homme énigmatique, dis ? [...]*

Le détail de ce poème, « L'Étranger » de Baudelaire, ne m'est familier que pour avoir été souvent relu par la suite, mais, à travers toutes ces années, le souvenir de cette scène est resté intact en ma mémoire et, sans en avoir jamais reparlé à mon père, je suis certain qu'il s'agit de ce poème-là : je l'ai reconnu immédiatement le jour où il s'est retrouvé sous mes yeux.

J'ai découvert la poésie – et donc la littérature – entre cinq et sept ans, dans une salle de bain, par l'entremise de la voix paternelle, la poésie étant dès l'origine pour moi affaire de filiation, de rupture de filiation (« je n'ai ni père... »), d'étrangers mystérieux, de narration avortée, de rejet des conventions, de dialogue décalé et de merveilleux nuages.

Pourtant, il entraînait une sorte de violence dans l'intrusion de mon père, dans la façon dont sa voix, et à travers elle, celle de Baudelaire, nous imposait ce récit inhabituel et interrompait nos jeux. Je crois savoir aussi que, si ce texte m'a fasciné, il m'a aussi et surtout déçu. Je n'ai pas compris l'enthousiasme paternel : cette histoire, qui s'était avérée tellement prometteuse, s'arrêtait trop vite et si elle se terminait bien par une chute – la

chute céleste et paradoxale des nuages –, je ne savais que faire de cette fin qui ne contenait aucune morale, qui ne présentait aucune résolution véritable du conflit larvé mis en scène, qui ne faisait gagner aucun héros et ne désignait aucun méchant.

À l'époque, je ne lisais que des bandes dessinées. Je les lisais-regardais, les re-regardais-relisais sans me lasser, et le mariage du dessin et du récit me donnait un plaisir plein, sans manque, sans trou, sans déception. Comme si les aventures de *Tintin*, de *Corentin*, de *Blake et Mortimer*, de *Philémon*, de *Spirou*, de *Lucky Luke* ou de *Blueberry* n'avaient été écrites que pour mon frère et moi. Comme si, pour être heureux, il nous suffisait de les relire à satiété jusqu'à la fin des temps. La poésie, en revanche, d'emblée, s'est apparentée à une promesse : « L'étranger » contenait en germe une force inouïe, mais qui ne parvenait jamais au jour. Qui fascine, qui nous contraint à la réflexion mais qui nous laisse insatisfaits. Jamais poème ne me plaira davantage que celui-là, qui, plus tard, beaucoup plus tard, m'en fera lire tant d'autres, sans parvenir à venir à bout de ma faim de poésie.

*

Tout s'est passé comme si, longtemps, je m'étais protégé de la lecture pure, de la lecture des livres sans image, et des poèmes sans musique, n'acceptant le récit que sous forme de bande dessinées et la poésie que passée par le format de la chanson – deux genres que j'adore toujours, d'ailleurs.

Mais les mots imprimés seuls – peut-être parce qu'ils risquaient de m'envahir totalement, peut-être par paresse, parce que je me refusais à créer par moi-même le visage des héros et la musique des vers –, je les évitais avec une sorte de mauvaise foi.

Car, petit à petit, je m'étais quand même mis à lire, par obligation scolaire, et j'avais aimé cela, oui, j'avais aimé des livres très différents, *Le Sagouin* de Mauriac, *Vipère au poing*

de Bazin et, surtout, *L'Écume des jours* de Boris Vian, mais je ne me l'avouais pas à moi-même, comme si je pressentais que la lecture de romans allait remodeler en profondeur ma propre identité et conditionner le reste de ma vie, et que ce bouleversement inévitable me faisait peur. Pourtant, dans la foulée de *L'Écume des jours*, ou plutôt en son déferlement, porté par sa vague, sous sa houle, au pic de son *peak*, j'avais lu *L'Herbe rouge* et *L'Automne à Pékin* : comment ai-je fait pour m'en justifier ? Je ne m'en souviens plus du tout.

Cette résistance étrange aurait-elle été différente si j'étais né en Chine ou au Japon, dans un pays à l'écriture idéographique ? L'écart entre les livres avec et sans image obsède-t-il autant les parents dans cette autre tradition ?

Je n'ai en tout cas avoué aux livres mon amour pour eux, moi qui étais aussi sauvage qu'Hippolyte – Livres, *il faut poursuivre : il faut vous informer D'un secret que mon cœur ne peut plus renfermer* –, que le jour où je me suis mis, en pleine adolescence, à écrire mes premières nouvelles.

*

Est-ce pour me permettre de lire, que je me suis lancé à corps perdu dans l'écriture ? Peut-être. En tout cas, dès l'époque où, vers 16 ans, ma plume a glissé ses premiers mots sur les pages de mon premier cahier, je me suis mis à dévorer les livres, avec frénésie, debout, assis, couché, en marchant, immobile dans les files d'attente, comme pour rattraper le temps perdu. Les classiques et les modernes, le roman et la poésie, les traductions et les livres écrits en français, Rousseau, Diderot, Voltaire, Baudelaire, Balzac, Flaubert, Proust, Céline, Bataille, Camus, Duras, Cavanna, Kundera, Agatha Christie, Kafka, Dos Passos, Dostoïevski, Mishima, Salinger, Tournier ou Claude Simon.

J'aimais tout et je cherchais en vain quelle littérature je pourrais mépriser. Il m'avait ainsi paru utile de détester Zola,

d'après ce que j'en avais entendu dire, à la Pierre Bayard, mais cette haine devait s'effondrer dès la lecture des premières pages de *Germinal*.

*

De même que les années d'enfance qui précèdent notre entrée dans le langage ne nous apparaissent que par le biais d'images discontinues et peu fiables, au gré d'une sorte de pré-mémoire, presque vide et pourtant désordonnée, nimbée dans le brouillard de l'inconscience, les années de lecture qui ont précédé l'écriture de mes premières nouvelles me semblent floues comme le vaste horizon qu'un aigle royal ne contemplerait qu'à travers les yeux d'une vieille taupe. Je ne garde guère de souvenirs des premiers romans qui, de temps à autres, ont alors réussi à s'imposer à moi, entre deux bandes dessinées.

Si l'on en croit Paul Valéry, c'est l'amour de la poésie qui nous pousse à écrire un poème et non un sentiment que nous ne pourrions exprimer qu'en vers. La lecture serait donc première. Valéry a sans doute raison. Pourtant, j'ai le sentiment de n'avoir été capable de lire *vraiment* que lorsque j'ai commencé à écrire.

